

FABRICE NICOLINO

Cette gauche qui s'est toujours couchée devant les despotes

11 janvier 2017

(Fabrice Nicolino, un des survivants de la tuerie du 7 janvier 2015, célèbre à sa façon, dans son blog Planète sans visa, l'anniversaire du massacre à Charlie Hebdo. Une saine colère.)

<https://fabrice-nicolino.com/?p=2533>

Vous n'y couperez pas. Hélas? Je vous livre ci-dessous un très long papier que j'ai écrit pour *Charlie* de la semaine passée. Il évoque une histoire à laquelle je reste profondément lié, et qui me donne la joie de parler de Victor Serge, l'un des héros de mon Panthéon personnel. Ceux qui auront le courage de s'y mettre constateront que la crise écologique n'est pas, pas tout à fait absente de mon propos. De toute façon, sans révolution morale et intellectuelle, franchement, l'avenir est noir charbon. Au fait, je publie le mois prochain un livre dont le titre est *Ce qui compte vraiment*. Je vous en reparlerai.

Deux ans déjà. Deux ans qu'il nous faut supporter leurs leçons politiques et morales. *Charlie* serait allé trop loin. *Charlie* ne respecterait rien. *Charlie* l'aurait peut-être bien cherché. Mais derrière les dégoûtantes vomissures de nos grands penseurs de gauche, il y a une histoire. La soumission au totalitarisme.

Vous les Pleureuses, vous les salauds qui avez craché sur *Charlie* tout en faisant les beaux esprits, voici votre histoire, et elle est sinistre. Elle ne commence pas avec la Russie stalinienne, mais c'est là qu'elle a déployé, pour la première fois avec tant de force, sa bassesse. Entre 1917, date de la révolution d'Octobre et 1991, année de la disparition de l'URSS, les intellectuels de gauche français se seront (presque) tous couchés. Et pourtant ! Un, une classe se forme là-bas dès les premières années, farcie de privilèges. Deux, les anciens bolcheviques de 17 sont arrêtés et assassinés après des procès truqués au cours desquels ils avouent ce que les tortionnaires leur ont dicté. Trois, la paysannerie part à la broyeuse, sur fond de collectivisation et de famine organisée, comme en Ukraine. Quatre, des milliers, puis des centaines de milliers, puis des millions d'innocents partent peupler les nombreuses îles de l'archipel du Goulag.

CES HOMMES QUI NE SAVAIENT PAS MENTIR

Les témoignages vrais commencent dès le début des années vingt, mais trois d'entre eux viennent de partisans du communisme. Panaït Istrati, grand écrivain roumain, fervent de la révolution, passe seize mois en Union soviétique entre 1927 et 1929. Son drame, c'est qu'il ne sait pas mentir. Il publie au retour *Vers l'autre flamme*, récit de voyage qui décrit le désastre d'un peuple écrasé par un État policier. Conspué par les staliniens du monde entier, il mourra seul quelques années plus tard.

Parmi l'un des amis russes d'Istrati, il y a Viktor Kibaltchich, que nous connaissons sous son nom d'écrivain français, Victor Serge. Ancien anarchiste, devenu cadre de la Russie soviétique, Serge part au goulag en 1933, mais sera l'un des seuls à en sortir et à émigrer, à la suite d'une campagne de protestation internationale. Revenu du bon

côté de l'Europe, Serge publie nombre de textes, qui n'auront pas le moindre effet. Il est pourtant un témoin indiscutable de la tragédie. Boris Souvarine enfin, fondateur du parti communiste en France, publie son monumental *Staline* en 1935. C'est magistral, mais le livre ne sera pratiquement pas lu à gauche.

En face, des menteurs. Paul Nizan, ce noble écrivain exhumé en 1960 par Sartre dans sa préface à *Aden Arabie*? Il passe un an en URSS à partir de 1935 et prend le parti de la dictature, multipliant à son retour articles et conférences. Il déclare au cours de l'une de ces dernières : « Je voudrais, vous demandant de vous fier à mon témoignage d'homme qui a longtemps vécu en URSS, vous crier d'avoir confiance en elle... » Aragon, ancienne gloire surréaliste, publie en 1931 un poème à la gloire de la police stalinienne : « Vive le Guépéou véritable image de la grandeur matérialiste/Vive le Guépéou contre Dieu Chiappe et la Marseillaise/Vive le Guépéou contre le pape et les poux ».

Pendant que Gide, qui s'est repris après avoir chanté les louanges de Moscou, publie avec courage *Retour de l'URSS*, suivi de *Retouches*, Romain Rolland devient la vitrine présentable du mouvement stalinien, surtout pendant le Front populaire. Rencontrant Staline, il lui déclare d'emblée : « Je regrette beaucoup que ma santé ne m'ait pas permis de visiter plus tôt ce grand monde nouveau qui est notre fierté à tous, et sur lequel nous avons mis nos espoirs. » Henri Barbusse, de son côté, ose une biographie innommable de Staline, *Un monde nouveau vu à travers un homme*. On y trouve ce genre de choses : « Le fait, le voici. Le plus misérable État de l'Europe [...] est devenu en dix-sept ans le plus grand pays industriel d'Europe, le second du monde, et le plus civilisé de tous, sur toute la ligne. »

QUAND IL ÉTAIT MINUIT DANS LE SIÈCLE

Tout ce beau monde se retrouve à Paris, en juin 1935, au Congrès international des écrivains, manipulé en coulisses par l'Allemand Willi Münzenberg, au service de Moscou. Il s'agit de s'embrasser au nom de l'antifascisme, mais sans surtout mettre en cause l'URSS. Malraux, à la tribune, aide ses amis staliniens à fermer le bec des rares critiques. Il a d'autant moins d'excuses qu'il n'ignore à peu près rien de la dégénérescence du régime, lui qui a rencontré Trotski en 1933. Pendant la guerre d'Espagne, Malraux ira plus loin encore, justifiant les tortures et assassinats contre les révolutionnaires du camp républicain, POUM et CNT en tête. Un jour de 1937 que Victor Serge, libéré du Goulag, tente de le convaincre autour d'un café, Malraux s'emporte et excuse tous les crimes staliniens. Serge lui jette au visage son verre.

Au plan politique, ce n'est guère mieux. Même un Blum, pourtant informé, refuse de condamner nettement les procès de Moscou, dont le quotidien socialiste *Le Populaire* rendra compte d'une manière lamentable. Victor Serge trouvera les mots les plus justes pour décrire l'époque en écrivant un grand roman appelé *S'il est minuit dans le siècle*. Sans point d'interrogation.

Une courte mention pour le mouvement trotskiste, matrice d'Edwy Plenel et de tant d'autres depuis. Quand la guerre éclate, ses rares militants plaquent les analyses de la Première Guerre mondiale sur la Seconde, et renvoient dos à dos l'Allemagne nazie et les démocraties de l'Ouest. Ils distribuent des tracts aux soldats allemands – vus comme autant de « travailleurs sous l'uniforme » –, se refusant à toute action armée contre l'envahisseur nazi. Une admirable lucidité face au phénomène totalitaire. Jusqu'à l'entrée des nazis en URSS – juin 1941 –, les sta-

liniens français, de Duclos à Thorez, raconteront à peu près les mêmes sornettes. Qui écoutait alors la vérité ? Qui aura alors écouté des admirables combattants et penseurs comme Jacques Ellul et Bernard Charbonneau, à la fois antistaliniens et antinazis ?

L'après-guerre est aussi terrible. L'URSS et le parti communiste sont devenus intouchables, malgré quelques valeureux comme David Rousset. Rousset a connu les camps nazis, mais sait l'existence des camps russes. À la fin de 1947, il lance l'éphémère Rassemblement démocratique révolutionnaire (RDR), qui se veut fermement socialiste mais également antistalinien. Jean-Paul Sartre en est l'un des premiers adhérents.

JEAN-PAUL SARTRE AU SERVICE DE STALINE

Sartre devient ces années-là un salaud. Il sait ce qu'est l'Union soviétique par Rousset, mais se rapproche si près du parti stalinien qu'il aura ce mot dans la revue *Temps modernes* de juillet 1952 : « Tout anticommuniste est un chien. Je n'en démords pas et je n'en démordrai plus jamais. » Devenu vice-président de l'Association des amis de l'URSS, accueilli à Moscou comme « l'idiot utile » qu'il est devenu, Sartre ose même dans le *Libération* première manière du 15 juillet 1954 : « Le citoyen soviétique possède, à mon avis, une entière liberté de critique. »

L'étape suivante est le carnaval cubain. En 1959, Castro prend le pouvoir, et commence par fusiller à tour de bras – 600 morts en quelques semaines – et à envoyer en taule pour trente ans ses opposants. Sartre vient y passer un mois en 1960, invité en compagnie de Simone de Beauvoir par Castro lui-même. Au retour, dans le style des voyages à Moscou trente ans avant – le rhum en plus –, Sartre en tire 200 pages, *Ouragan sur le sucre*, récit qui paraît-

tra en feuilleton dans *France Soir*. Sartre, presque toujours dans la Jeep du chef, n'a évidemment rien vu, mais prétend tout le contraire. Il écrit par exemple : « Castro, pour moi, c'était l'homme du tout, des vues d'ensemble. Il me suffit de le voir sur la plage vide, fourrageant passionnément dans un frigidaire détraqué, pour comprendre qu'il était aussi l'homme du plus petit détail. »

D'année en année, le régime s'enfonce dans la dictature, mais nos grandes figures viennent y répéter combien est délicate la servitude volontaire. Françoise Sagan, Marguerite Duras, Bernard Kouchner, Robert Merle, Agnès Varda, Siné, K.S. Karol, Christiane Rochefort, Giséle Halimi défilent, accompagnés de centaines d'autres. Sur cent livres parus en France sur la question cubaine dans ces années-là, deux sont critiques.

En juillet 1967, et surtout en janvier 1968 – le pompeux Congrès culturel de La Havane – des flopees d'intellectuels de gauche européens viennent sur place se déshonorer. L'essayiste Dionys Mascolo en tire un article fétiche de ces années-là, « Cuba, premier territoire libre du socialisme ». Jorge Semprun, Michel Leiris, Maurice Nadeau en sont. Même André Gorz, penseur de l'écologie, se croit autorisé à discourir sur l'universalité de l'expérience castriste et la figure christique de Guevara. Claude Julien, alors chef du service Étranger du *Monde* – il dirigera *Le Monde diplomatique* entre 1973 et 1990 – lance au milieu des vivats un éloge foudroyant de Guevara, comparé à Jean Moulin et précise ainsi sa haute pensée : « On ne rend pas hommage à des êtres comme le commandant Guevara. On médite sur leur vie et on tire les leçons de leur mort. »

LE MONDE DIPLOMATIQUE ADORE CET EXCELLENT MAO

Nous sommes donc en janvier 1968, et dès août, le merveilleux Fidel approuve l'invasion stalinienne de la Tchécoslovaquie. Puis la répression contre tout un peuple.

Le Cuba réel envoie des centaines d'homos dans des camps de travail. Condamne par milliers les « déviants idéologiques ». Emprisonne en 1971 le poète Heberto Padilla, coupable d'avoir écrit. Fait fusiller bien plus tard – 1989 –, le général Ochoa et trois autres militaires après leur avoir arraché des aveux invraisemblables, façon procès de Moscou, car les belles habitudes ne sauraient se perdre.

En France, rien ne dépassera jamais *Le Monde diplomatique* de Julien, puis d'Ignacio Ramonet et Bernard Cassen, puis de Serge Halimi. Le tiers-mondisme des années 60 et 70 le conduit à défendre les régimes les plus atroces. La révolution culturelle chinoise, qui a tué plus d'un million de Chinois, devient sous la plume de l'insurpassable Alain Bouc un dîner de gala. Dans le *Diplo* d'août 1968 : « La révolution culturelle se terminera-t-elle dans l'ordre, sans avoir déversé tout son potentiel réformateur et modernisateur de l'État et du parti ? » Il est vrai qu'à Paris, Sartre s'apprête à prendre la direction de *La Cause du peuple*, journal maoïste où il écrira sans blémir : « Mao, contrairement à Staline, n'a commis aucune faute. » Le « philosophe de la liberté » aura défendu tous les totalitarismes de gauche.

À sa suite, Philippe Sollers – « Mao libère l'humanité des valeurs bourgeoises » –, Julia Kristeva, Roland Barthes, l'Italienne Maria-Antonietta Macchiocchi – « La révolution culturelle inaugurerait mille ans de bonheur » –, Serge July, André Glucksmann et même ce petit jeune de Bernard-Henri Lévy. En mars 1974, le maolâtre Jean Dautier écrit dans le *Diplo* : « La Chine vient d'entrer dans une seconde révolution culturelle. Le mouvement a débuté en janvier 1974 et, pour des mois, pour des années peut-être, la République populaire va redevenir le théâtre d'événements tumultueux, de conflits passionnés et fascinants. » Encore des morts, toujours plus de morts, c'est envoûtant.

Le mensuel de ces belles années ne se contente pas

de la Chine. Dès la parution du premier tome de *L'Archipel du Goulag* de Soljenitsyne, fin 1973, Claude Julien met en garde. Dans un édito de mars 1974, il note avec une grande sagesse : « L'affaire Soljenitsyne a surgi à point nommé pour relancer une campagne dont il est difficile de déterminer si elle se veut d'abord anticommuniste ou antisoviétique. Mais comment établir une telle distinction ? » En bonne logique, le *Diplo* soutiendra tous les régimes, pourvu qu'ils soient anti-américains. Le Nicaragua des frères Ortega. Le Venezuela de Chávez. Haïti du père Aristide. Tant d'autres où le peuple vrai se retrouve toujours la victime des ganaches et des satrapes. Ignacio Ramonet, patron entre 1990 et 2008, est si proche de Castro que le caudillo mobilisera tous les moyens disponibles sur l'île pour imprimer en urgence l'un de ses soporifiques essais (1). Quand ? En 2002, juste avant que le régime castriste fasse fusiller des gosses de vingt ans pour avoir tenté – sans tuer personne – de détourner un bateau pour s'enfuir du paradis. Implacable humanisme.

SURTOUT PAS, SURTOUT JAMAIS « JE SUIS CHARLIE »

Bien des marquis de l'intelligentsia de gauche, en 2017, sont les héritiers de ces mensonges et de ces infamies. Résumons : des générations entières de « penseurs » ont encensé le crime, incapables de comprendre la nature du despotisme moderne. On ne pouvait guère espérer mieux en face de l'islamisme, forme nouvelle du totalitarisme. Au motif grotesque que l'islam est la religion des pauvres – comme le catholicisme en France pendant tant de siècles, comme l'orthodoxie en Russie pendant tant de siècles, comme le judaïsme dans tant de schtetlech d'Europe centrale, comme le shintoïsme, comme le mithraïsme, comme le bouddhisme –, il ne faudrait plus critiquer le fait social religieux. Toute la tradition de la pensée libre l'a toujours fait, mais il faudrait désormais

se taire. Qui parlerait quand même deviendrait ipso facto un islamophobe, mot inventé à propos, et donc un raciste. Pour ces perspicaces scélérats, *Charlie*, journal fait par des antiracistes de toujours, serait donc devenu à notre insu raciste. Nos penseurs de seconde zone assignent aux Arabes, à tout Arabe et bientôt sans doute à tout Noir, l'appartenance à une religion à laquelle ils transmettent un statut d'intouchabilité.

Le lien est là, aveugle en apparence. La complicité de tant d'intellectuels avec le stalinisme et ses divers avatars n'a jamais été purgée. Nul n'aura jamais eu à rendre compte. On chercherait en vain la moindre explication de ce naufrage politique et moral, le moindre rupture mentale. Quand on a avalé de telles quantités de sornettes et qu'on est toujours sur le devant de la scène, aussi réduite soit-elle, on est tout prêt à recommencer.

Faut-il dans ces conditions s'étonner? On devrait citer de trop longs passages du *Diplo* de février 2015, qui suit le massacre au siège de *Charlie*. Dans son édito, Serge Halimi sait ne montrer que le bout de l'oreille. Mais quelle oreille! Sous le titre équivoque « Choisir ses combats », il pose deux questions jointes, auxquelles il ne répond pas, mais qu'il place sur le même plan: « Un dessinateur est-il libre de caricaturer le prophète Mohammed? Une musulmane, de porter la burqa? » Pierre Rimbert, grand moraliste, s'interroge: être ou ne pas être Charlie? Si l'on comprend bien sa prose alambiquée, c'est non. Après avoir commencé son article sur l'horrible drame d'un footballeur qui ne veut pas porter un maillot « Je suis Charlie », il écrit: « Voici chacun sommé non seulement de choisir son camp, mais surtout d'accepter l'évidence de cette ligne de démarcation. » Pour ces gens, en effet, il n'y a pas de frontière entre la liberté, aussi incertaine qu'elle soit parfois, et l'assassinat politique. Rien n'a donc changé.

Le blog de Frédéric Lordon, grand héros de leur gauche « radicale », est hébergé par le *Diplo*, ce qui est bien le moins. Dès le 13 janvier 2015, six jours après la tuerie, Lordon livre son commentaire : « “Je suis Charlie”. Que peut bien vouloir dire une phrase pareille, même si elle est en apparence d’une parfaite simplicité ? » En effet trop évident pour le grand esprit. Car enfin, « des personnes tuées, il y en a régulièrement, Zied et Bouna il y a quelque temps, Rémi Fraisse il y a peu. »

ÉRIC HAZAN ET LES « GROS RACISTES »

De Lordon à l’éditeur Éric Hazan – La Fabrique –, il n’y a qu’un saut de puce. Les deux hommes ne cessent de débattre entre eux et de se congratuler. Le 16 octobre 2013, 14 mois avant le 7 janvier 2015, *Charlie* envoie un mail – naïf – à Hazan, lui demandant un entretien pour parler d’un livre intéressant qu’il vient d’écrire. Réponse le même jour : « Désolé, non, je n’ai rien à faire avec ce journal de gros racistes!!!! » Les points d’exclamation sont d’origine. *Charlie*, dans la foulée, lui demande des excuses : « [Nous constatons] avec une véritable tristesse combien la calomnie, si chère à la tradition stalinienne, fleurit toujours, et sur des terres qu’on aurait aimées moins accueillantes. Comme [nous n’entendons] pas désespérer tout à fait, [nous vous demandons] sincèrement de vous reprendre. Chacun peut se tromper, déraper, déconner. » Pas de réponse.

Poursuivant leur fantasme – trouver à toute force un sujet révolutionnaire –, ils ont mis la main sur les musulmans, après avoir jeté la classe ouvrière aux oubliettes, puis le tiers-monde, dont aucun d’entre eux ne se hasarde plus à parler. Edwy Plenel est un cas particulier, mais quand il publie en 2014 le livre *Pour les musulmans*, il se montre aussi indifférent au phénomène totalitaire que tous les autres.

Sans gêne apparente, il compare explicitement un article signé par Zola en 1896 – *Pour les Juifs* – et son propre texte. Juifs et musulmans ne seraient que les boucs émissaires de sociétés en crise. Où est l'analyse des gouffres séparant les deux ? Nulle part. Veut-il sous-entendre le sort qui attend les musulmans en France ? Mystère. La menace totalitaire de l'islamisme a disparu.

EDWY PLENEL INVITE CE CHER ALAIN BADIOU

N'osant tout à fait assumer sa détestation de *Charlie* dans les jours qui suivent le 7 janvier, il se livre à la télévision, le 22 janvier, à une honteuse pantalonnade. Extrait premier : « Je pense que par exemple la haine ne peut pas avoir l'excuse de l'humour. On ne peut pas dire “voilà, j'insulte...” » Emmêlant ses pauvres pinceaux, il essaie de répondre à une question simple : faut-il défendre « la rigolade et la moquerie » ? Extrait deuxième : « Ça dépend si elle s'attaque à des gens, si elle s'attaque à des personnes, si elle s'attaque à des identités. C'est-à-dire qu'on ne peut pas... Je pense notamment... »

Il y a pire. Sur son site Mediapart, Plenel et ses amis donnent la parole à un militant totalitaire, le célèbre Alain Badiou. Pas en catimini. En lui accordant une tribune filmée régulière – *Contre-courant* – menée en compagnie de la journaliste Aude Lancelin. Ce n'est pas une erreur, c'est une preuve. Badiou est en effet une pure et simple crapule de la pensée, qui continue à soutenir en 2017 l'aventure maoïste, ses manipulations, ses massacres et ses camps du laogai, qui ont fait au total des dizaines de millions de morts bel et bien vivantes.

En 1969, il crée l'une des pires sectes maoïstes de l'époque, l'Union des communistes de France marxiste-léniniste (UCF-ML), qui défend en bloc le régime maoïste et

bien entendu la soi-disant Révolution culturelle, qui « est LA grande révolution de notre temps ». Le même texte, drolatique en diable à sa manière, ajoute : « Notre Maxime, c'est : "Dis-moi ce que tu penses de la révolution culturelle, je te dirai si tu es un révolutionnaire marxiste-léniniste". »

Sur le Cambodge des Khmers rouges en 1979, alors que le régime a déjà tué le quart de sa population, Badiou salue dans une tribune les « révolutionnaires cambodgiens », qui ont admirablement su poser la question de l'indépendance nationale. Et conspue l'armée vietnamienne et sa « barbarie militariste », elle qui vient d'entrer dans le pays, arrêtant net le génocide en cours.

De quoi Badiou est-il le nom ? De l'indicible affection de tant de beaux esprits pour la force et la soumission. Aude Lancelin, qui présente avec lui cette émission sur Mediapart, a obtenu à l'automne 2016 le prix Renaudot de l'essai pour *Le Monde libre*, titre qui donne un ton farcesque involontaire au livre lui-même. Elle s'y prosterne devant Badiou, « colosse à l'intelligence ample », qui a su maintenir les droits mondiaux de la French Theory après la mort de Derrida et Lévi-Strauss. Il serait un « géant de la pensée ». Son soutien au totalitarisme ? Pas un mot, car il s'agit bien plutôt de « laver le drapeau rouge du fleuve de boue dans lequel les muscadins de l'antitotalitarisme l'avaient plongé trente ans durant ». Henri Barbusse pas mort.

AUDE LANCELIN EN IMPRÉCATRICE STALINIENNE

Sans l'ombre d'une preuve – pour cause –, elle écrit à propos de nos amis morts à *Charlie* que certains « se livraient à de troubles opérations intellectuelles sous couvert de défense intraitable de la laïcité ». Exactement la base morale du stalinisme intellectuel : une pure et simple calomnie sans seulement présenter le moindre fait. Ce qui n'empêche pas la même de se réclamer aussi de son antithèse absolue : le grand, le véritablement immense

George Orwell. L'a-t-elle seulement parcouru? Orwell, qui était, lui, un homme libre, a reçu dans la gorge une balle fasciste – front de l'Aragon, 20 mai 1937, colonne du POUM –, tout en critiquant ardemment le cauchemar stalinien. Il écrira en 1946, quatre ans avant sa mort: « Tout ce que j'ai écrit de sérieux depuis 1936 a été écrit, directement ou indirectement, et jusque dans la moindre ligne, contre le totalitarisme et pour le socialisme démocratique. » Avis sans frais à madame Lancelin.

Restent des cas plus anecdotiques. Passons sur cette andouille d'Onfray, accusant la France de « faire la guerre à un peuple qui est celui de la communauté musulmane planétaire, l'Oumma », et présentant les tueurs de Daech comme étant « l'Islam politique ». Passons sur le « philosophe » slovène Slavoj Žižek, grand radical, grand ami de Badiou, de Lancelin et du *Diplo*, annonçant peu avant l'élection américaine que, s'il le pouvait, il voterait Trump pour faire exploser le système politique américain. En espérant qu'il en sortira quelque chose lui convenant enfin. Le bel esthète.

Encore un mot sur deux têtes de gondole bien connues, Emmanuel Todd et Régis Debray. Todd a on le sait écrit un ridicule essai – *Qui est Charlie?* – au long duquel il tord les cartes de France dans tous les sens pour leur faire dire que les manifestants du 11 janvier sont ceux de toutes les vieilles droites françaises depuis deux cents ans. Ils seraient « catholiques zombies », « islamophobes », antisémites bien sûr. En mai 2015, dans une émission de Mediapart, celle-là même tenue par Badiou et Lancelin, on entend Todd s'exclamer que « faire du blasphème sur la religion des faibles, [c'est] un projet national ». Du front islamophobe, dont nous ferions partie. Badiou comme Lancelin sont évidemment d'accord avec lui.

VICTOR SERGE LE GLORIEUX, LE MAGNIFIQUE

Todd est vraiment un bon témoin de son époque. Membre du parti communiste en juin 1968, quand le parti stalinien s'en prenait à l'« anarchiste allemand » Cohn-Bendit, il n'éprouve donc aucune gêne à gentiment dialoguer avec Badiou, qui a applaudi aux massacres en Chine et dans le Cambodge des Khmers rouges. Manifester contre le massacre à *Charlie*, sûrement pas. Copiner avec le projet de la terreur totale, sûrement oui. Dans un entretien paru en juin 2016, il n'hésite pas à présenter le bilan des socialistes comme un « fascisme rose ». Du sens des mots, de l'immense valeur des penseurs.

Debray enfin, à la manière pateline des vieux renards de la scène publique. Oh non ! il ne conteste pas, lui, les beaux gestes de la grande manifestation du 11 janvier, mais dans un texte paru en avril 2015, il précise : « Ce qui est ennuyeux, c'est qu'on a sacralisé l'état d'esprit pour le moins léger de *Charlie Hebdo*, l'idée qu'on peut rire de toute chose, qui est en réalité en porte-à-faux avec les données de l'époque. » Il eût donc fallu la fermer. Comme Debray, soutien et soutier du stalinisme à la mode cubaine. Comme Debray, passant sans broncher de Guevara à Mitterrand, de Mitterrand à de Gaulle, de de Gaulle à Dieu. Mais il est si bon d'écrire 64 livres en si peu de temps.

Les grands intellectuels qui précèdent n'ont pas tous insulté notre journal. En tout cas, pas tous de la même manière. Mais tous valent, un cran au-dessous, les Guesde, les Aragon, les Malraux, les Sartre du passé. La preuve absurde par la crise écologique planétaire, à laquelle pas un ne consacre une pensée ou un texte. Le dérèglement climatique menace de dislocation les sociétés humaines, l'extinction des espèces est la plus grave depuis 66 millions d'années, les sols agricoles disparaissent, les océans meurent, des dizaines de millions de gueux errent d'un bout à l'autre d'une planète dévastée, et ces crétins se taisent.

Crétins? Cent fois oui. Ils s'accrochent à leurs pantomimes et quand surgit un attentat contre la liberté de tous, ils détournent les yeux, au motif qu'il leur faut défendre les pauvres. Dans ses inoubliables *Mémoires d'un révolutionnaire*, Victor Serge énonce les trois principes auxquels nul ne doit pouvoir toucher. Cela date du 1^{er} février 1933. D'abord, « la défense de l'homme, le respect de l'homme [...] Sans cela, tout est faux, raté, vicié ». Ensuite, la « défense de la vérité [...] Je tiens la vérité pour une condition de santé intellectuelle et morale ». Enfin « la défense de la pensée [...] le respect de l'homme sous-entend le droit de tout connaître et la liberté de penser ».

Vous dire merde, Ramonet, Badiou, Lordon, Plenel, Debray, si dérisoires esprits de poche? Assurément. Merde à vous, qui jamais n'avez aidé la société à mieux comprendre sa destinée. Merde et honte sur vous, qui blablatez et serez les premiers à fuir quand tout cela tournera mal. Vous êtes dignes du Jorge de Burgos, dans *Le Nom de la Rose*: le rire vous fait peur, car il libère l'esprit comme aucune autre artillerie humaine. Or vous êtes du côté des pouvoirs et de l'arrogance, malgré vos proclamations. L'évidence est que nous ne sommes pas du même monde. Nous du côté de la liberté, avec ses faiblesses et ses ridicules. Vous toujours près des maîtres et des tribunaux de l'esprit, toujours proches du knout.

1. Voir le beau papier de notre ami Philippe Lançon dans *Libération* du 15 février 2002.

Charlie Hebdo, Planète sans visa, janvier 2017
Les Amis de Bartleby, février 2017
lesamisdebartleby.wordpress.com